

## LA VIE INTELLECTUELLE

## Le Journal d'André Gide

Il est très rare de voir un écrivain publier de son vivant, je ne dis pas tel ou tel récit plus ou moins romancé de son existence, mais les carnets mêmes sur lesquels il notait au jour le jour l'évolution de ses idées et sentiments, ses réactions les plus intimes en face des divers incidents de sa vie privée ou publique. C'est pourtant ce que vient de faire André Gide (1), et cela souligne l'extraordinaire besoin de confession et aussi — on peut bien répéter le mot qu'il emploie lui-même — de « provocation » qui marque ce dessin hors-série.

Confession incomplète, bien sûr ! Nous savons que certains des carnets ont été détruits. Nous savons que, d'assez bonne heure, la pensée d'une publication possible s'est présentée à l'esprit de Gide et que la rédaction a dû s'en trouver influencée. Nous savons qu'il s'est interdit de traiter là de certains sujets — par exemple, le drame de son foyer, sur lequel nous n'avons que quelques notations indirectes, d'ailleurs singulièrement émouvantes. Il y a lieu de noter aussi que cet homme de pensée et de via si hardies est, à l'occasion, d'une grande réserve, voire pudeur d'expression, et qu'il faut alors deviner ce qu'il a sur le cœur et qu'il ne nous livre pas tout entier (heureusement peut-être...)

Tout de même, le moins qu'on puisse dire est que nous connaissons aujourd'hui André Gide beaucoup mieux que nous ne le faisons hier. Qu'il s'agisse de sa formation intellectuelle, de ses méthodes de travail, de ses préférences ou ambitions artistiques; — ou de ce milieu familial dont il est resté le prisonnier à la fois tendre et irrité; — ou du cadre matériel de sa vie, refuges de Cuverville ou lointains voyages; — ou des amis et adversaires qu'il juge et affronte à tour de rôle, avec une égale absence de complaisance; — ou des vices contre nature qu'il s'est fait l'étrange devoir de chercher à réhabiliter; — ou des crises spirituelles qui ont secoué cette âme en profondeur à diverses reprises; — ou des constantes profondes de sa pensée et de sa conduite (liberté, gratuité, disponibilité, et tout ce que vous savez), le butin est magnifique et rarement équivoque.

(1) André GIDE: JOURNAL, 1859-1939. (Bibliothèque de la Pléiade).

Et tout de suite une légende tombe: celle du Gide satanique, en coquetterie fructueuse avec le Malin, qui ne se plairait que dans le trouble, l'impur et le scandaleux, dont la principale ambition serait de reculer élégamment les frontières du cynisme. Bien sûr, le livre de Gide n'est pas à recommander à tous; il est même de ceux pour qui a été faite l'expression: « à ne pas mettre entre toutes les mains ». Pour moi, j'ose dire que je suis frappé surtout de ce que j'y trouve de santé. Sain, ce besoin de comprendre, cette exigence intellectuelle et critique insatiable. Sain, cet appétit de bonheur, de plénitude et d'exaltation. Saine surtout, cette humanité profonde, cette pitié, cette résistance à l'iniquité. Lorsque Gide consacrait aux souffrances des nègres du Congo des pages que tout le monde connaît, lorsqu'il s'embarquait dans cette absurde aventure communiste qui devait finir si mal, André Gide ne faisait pas une expérience pour voir, il cherchait encore bien moins à amuser la galerie: il obéissait à l'élan d'un cœur et d'une âme chargés de bien des misères, quelques-unes insolentes, mais toujours épris de justice et d'amour.

Ajoutons tout de suite que si, en ces pages, la physionomie de Gide s'éclaire et se précise, le cas de Gide (on devine en quel sens je l'entends, et que je n'ai nulle envie de patouer dans ce qui a ravi certains) ne s'en trouve pas essentiellement modifié.

« Il n'est pas de ceux qui partent pour oublier, écrivait, parlant de la perpétuelle évasion gidiennne, le subtil et charmant Charles du Bos — hélas ! disparu ces dernières semaines... Il n'est même pas tout à fait de ceux qui partent pour changer: très exactement, il part au moment précis où ce qu'il possède commence à le posséder à son tour ».

Le refus de posséder, afin de n'être pas possédé — voyez par exemple l'admirable *Enfant prodigue*, non pas l'œuvre la plus importante de Gide sans doute, la moins humaine peut-être, la moins artificielle: oui, à ce point se nouent les divers traits de cette complexe personnalité et s'accordent ses contrariétés mêmes. La conception toute formelle de la liberté, comme le pouvoir de faire à chaque instant, ou ceci, ou exactement l'inverse de ceci; l'infatigable curiosité et en même temps l'extraordinaire ducti-

Critique du Journal  
1939  
par Paul Archambault  
dans le

PETIT DÉMOCRATE  
Rue Palatine, 1, VI

15 OCTOBRE 1939

lité, la faculté d'acquiescement d'un esprit toujours « ad libitum » et « sans pente »; la perpétuelle inquiétude et le perpétuel reniement de l'inquiétude; le besoin et la défiance à la fois du bonheur; la « haine du mystique » et la « nostalgie du climat mystique »; la sécheresse et la ferveur; balancement continu des attitudes et des affirmations qui fait de la Porte étroite le jumeau de l'Immoraliste, qui entremêle le Corydan à la préface aux *Lettres de Dupouey* et aux pathétiques appels de Nunguid et tu?...: on ne s'étonne plus de tout cela, ni de bien d'autres choses, quand on a reconnu la source cachée aux ruisselets innombrables.

Ce sont les idées mêmes de vérité, de bien, de devoir, qui sont finalement en cause. Ai-je besoin de dire que ce n'est pas ici le lieu d'un si ample débat. Constatons seulement que Gide écrivait encore à la date du 26 août 1938: « Si je ne parviens pas à rejoindre la sérénité, une philosophie fait faillite ». Et que le mot final a toutes les résonances du désespoir: « Me voici libre, comme je ne l'ai jamais été; libre effroyablement, vais-je savoir encore tenter de vivre ? »

Paul ARCHAMBAULT